Le Télétravailleur

Clovis Henriot

BIEN CORDIALEMENT DANS TA GUEULE

GUIDE DE SURVIE EN ENTREPRISE

ALISIO

Il y a des entreprises où l'on travaille.
Et d'autres où l'on s'emploie surtout à prouver qu'on travaille.

Ce livre est un guide de survie pour naviguer dans la vie de bureau postmoderne : mails qui auraient pu remplacer des réunions, novlangue qui avale le réel, open space comme scène de théâtre permanent, KPI comme religion, « petits points » comme mode de vie. On y apprend à repérer le *bullshit* dès ses premiers symptômes, à traduire les phrases creuses, à comprendre les castes, les rituels, les mécanismes d'absorption du temps — **et à préserver ce qui reste de notre lucidité**.

Pour tenir, « Le Télétravailleur » observe, classe, cartographie. Il va même jusqu'à bâtir une méthodologie quasi-scientifique pour mesurer l'inefficacité ambiante — et la sienne —, afin de remettre un peu d'ordre dans un monde qui confond agitation et travail.

Au fil des scènes, des règles non écrites et des situations (très) familières, *Bien cordialement dans ta gueule* offre un double soulagement : celui de rire et celui de réaliser qu'on est nombreux à vivre ça…

Une satire lucide et tendre du monde du travail, un manuel pour celles et ceux qui ont déjà eu envie d'écrire un **« Bien cordialement dans ta gueule »** à la place d'un **« Merci pour ton retour »** — mais qui continuent, malgré tout, à sourire en visio.

Clovis Henriot, plus connu sous le pseudonyme « Le Télétravailleur », est suivi par des centaines de milliers de personnes sur les réseaux sociaux. Il a passé dix ans en tant que cadre dans le secteur bancaire à caresser l'épaisseur du temps qui passe.

ISBN : 978-2-37935-661-2
9 782379 356612
20,90 €
Prix TTC France
FABRIQUÉ EN FRANCE
éditeur écoresponsable
Rayons : Développement personnel et professionnel

Bien cordialement dans ta gueule

Édition : Olivia Karam
Préparation de copie : Virginie Manchado
Relecture-correction : Anne-Lise Martin
Maquette : Sébastienne Ocampo

© 2026 Alisio,
une marque des éditions Leduc
76, boulevard Pasteur
75015 Paris
ISBN : 978-2-37935-661-2

Clovis Henriot
Le télétravailleur

Bien cordialement dans ta gueule

Guide de survie en entreprise

ALISIO

« Deviens ce que tu es.
Fais ce que toi seul peux faire. »
Friedrich Nietzsche

SOMMAIRE

Avant-propos 13
Prologue 17

PARTIE 1 | ENTRER DANS BULLSHIT LAND 23

1. Une vie de bureau aux allures de zoo bien entretenu 25
2. Les codes cachés de l'entreprise : discours, rituels et hiérarchies 67
3. Petite liturgie de la vie de bureau 85

PARTIE 2 | ANATOMIE DE LA MACHINE À VIDE 107

4. Naissance d'un bullshit job 109
5. Le cycle sans fin des bullshit jobs 123
6. Suis-je un imposteur utile ? 139
7. L'art de brasser du vent 163
8. La gen Z à l'assaut de la langue de bois 199

Épilogue : Plus (que) jamais, ensemble 233
Remerciements 245

À Tess, Owen et Swann

AVANT-PROPOS

J'ai longtemps pensé que j'avais trouvé un travail sérieux. Un vrai. Avec un badge, un ordinateur, des réunions où l'on disait « globalement » et « en sus ». Le genre de job qui fait la fierté des parents dans les dîners : « Clovis ? Il travaille dans la banque, dans la gestion des risques. » Un domaine auquel personne ne comprend rien et dont tout le monde se fout. Mais qui rassure.

J'ai longtemps cru que je faisais partie de « la machine » parce que j'étais ce qu'on appelle un cadre. Un mot intéressant, d'ailleurs, comme dans « cadre photo » : c'est joli autour, inanimé au centre.

Pendant dix ans, j'ai assisté à des réunions qui auraient pu être des mails, reçu des mails qui auraient pu ne jamais m'être adressés.

J'ai optimisé, documenté, analysé.

J'ai passé mes journées à fabriquer des PowerPoint sur des risques que personne ne prenait, dans des projets que personne ne pilotait.

Je parlais de contrôle interne, alors que je n'en avais plus aucun sur ma propre vie.

J'ai vu des consultants vendre des PowerPoint à d'autres consultants, dans un cycle parfait de masturbation

intellectuelle labellisée « transformation agile » au service de la création de valeur.

J'ai aussi vu des gens s'éteindre progressivement derrière leurs doubles écrans 27 pouces, persuadés que « c'est comme ça, le travail ».

Je me suis très vite demandé ce que je foutais là, et j'ai compris que c'était dangereux de se questionner sur sa place, son rôle, son utilité. Ces interrogations, une fois qu'elles fleurissent, ne vous quittent plus. Elles se glissent dans toutes les phrases creuses, dans tous les PowerPoint, dans toutes les réunions où quelqu'un dit : « Faut vraiment qu'on finalise le tableau de bord des OKR pour le Copil du 14, il nous faut les données du T4 ASAP, tu t'en occupes ? »

Alors j'ai pris des notes. D'abord pour moi. Puis pour comprendre. Et aujourd'hui, pour vous.

Ce livre, ce n'est ni un pamphlet ni un manuel de développement personnel : c'est un guide de survie, écrit avec tendresse et lucidité, dédié à tous ceux qui se demandent parfois, en pleine visio, micro coupé : « Mais qu'est-ce que je fous là ? »

Je n'ai pas rédigé ces pages pour dénoncer qui que ce soit, mais pour mettre en lumière ce que nous sommes trop nombreux à vivre en silence : cette tragi-comédie moderne qui prétend donner du sens à un travail qui n'en a plus, où il est question d'« humain » dans des slides insipides, et dans laquelle on finit par trouver normal de dire « J'espère que tu as passé un bon week-end » à un collègue qu'on n'a jamais vu en vrai.

Bienvenue dans le monde du travail postmoderne. Un monde où l'on passe plus de temps à prouver qu'on bosse qu'à bosser. Un monde où le bullshit est devenu une langue

vivante. Un monde absurde et épuisant, mais magnifique, aussi, et que j'aime autant que je le déteste.

Si vous lisez ces lignes, c'est peut-être parce qu'une petite voix au fond de vous – celle qui soupire pendant la réunion du lundi – a envie de comprendre, elle aussi, comment nous en sommes arrivés là.

Alors éloignez-vous de votre écran, vérifiez que votre smartphone vous laissera tranquille et asseyez-vous confortablement. Je vous propose de déchiffrer ensemble le bullshit, de démasquer les prophètes modernes de la transformation agile au service du non-sens, de rire de nos absurdités et, peut-être, de retrouver un peu d'air dans la grande respiration synthétique du travail au XXIe siècle.

Bien cordialement,

Clovis

PROLOGUE

Je me réveille mais je ne sais pas si je me suis couché.

L'écran de mon ordinateur est allumé, je vois le curseur qui clignote quelque part entre deux phrases interrompues. Cette lumière bleue qui mitraille mes yeux.

Je crois que je veux écrire une dernière fois, pour comprendre. Mais je ne sais plus ce que je voulais comprendre.

J'écris à qui au juste ? Qui êtes-vous ? Et moi, qui suis-je ?

Où sommes-nous ? Quelle heure est-il ? De quel jour ? Samedi ? Lundi ?

Il fait nuit, déjà. C'est la nuit du matin ou du soir ?

Je me lève à quelle heure demain ? D'ailleurs, on est déjà demain ou encore hier ? C'était quand, hier ?

J'ai éteint le four ou pas ? Je dois déposer les enfants à l'école ? Ils ont quel âge ? Comment s'appellent-ils, déjà ?

Et moi, je m'appelle comment ?

Je ne me souviens que d'une chose, mon numéro de badge : 55J84900B. B comme « Butez-moi ! » Il est sûrement encore actif, ce badge. Il doit encore pouvoir ouvrir des portes.

Je pourrais disparaître demain, on continuerait de m'envoyer des questionnaires de satisfaction, je crois.

Sur une échelle de 1 à 5, à combien estimez-vous avoir raté votre vie ?

Je ne sais pas exactement quand j'ai cessé d'avoir un prénom. Peut-être le jour où j'ai commencé à répondre à mes mails avant le petit déjeuner, au beau milieu des vacances. Ou bien était-ce quand mon manager m'a dit « On compte sur toi » et que j'ai cru que ça voulait dire « On tient à toi » ? Ou peut-être quand j'ai appris à dire « Ça roule » alors que plus rien ne roulait. À dire « Je m'en occupe » parce qu'en fait… ça m'occupait.

Je suis un mec important. Un mec occupé. Quand je reçois des mails, on m'appelle « Monsieur ». On espère qu'on ne me dérange pas. On m'espère en pleine forme. On m'adresse des salutations distinguées, et on me prie de bien vouloir trouver ci-joint des documents importants que je dois relire et à propos desquels mon avis compte beaucoup.

Tous les jours je mets un costume. Bleu ou gris, ça dépend. Des chaussures de ville. Brogues ou richelieus, ça dépend. Semelle cuir pour le bureau, toujours, et semelle gomme pour aller jusqu'au parking. Parce que le cuir, ça glisse sur le marbre du hall de la tour Est. Et aussi parce que j'ai toujours eu la flemme d'aller chez le cordonnier pour faire poser des patins antidérapants.

Je regarde autour de moi. Partout des dossiers empilés. Mes archives dans des chemises Exacompta de toutes les couleurs. Un mug en céramique « Best Boss », un trophée d'équitation – sûrement celui de l'un de mes enfants dont j'ai oublié l'âge et le prénom. Et, bien sûr, mon ordinateur. Mon compagnon. Mon iPhone aussi, juste à côté, en mode « ne pas déranger » pour me donner un peu de contenance et maintenir l'illusion que je contrôle encore ma vie.

L'air est tiède, sans odeur particulière. Le bouquet de lys sur la table de la salle à manger est fané, le Steinway que j'avais acheté il y a des années est toujours sous sa housse. Çà et là je crois apercevoir des partitions, du Liszt, du Bach, du Satie… mais je ne sais ni lire une partition ni jouer du piano. Les livres de ma bibliothèque semblent vouloir me dire quelque chose, mais comme je ne les ai jamais ouverts, je fais semblant de les ignorer. Je cite les grands auteurs que je connais par leur prénom, mais je ne me souviens d'aucun de leurs titres ni de leurs idées. Je mange bio, je ne bois pas d'alcool, je ne fume pas. Mes seuls péchés mignons, ceux qui me rendent à peu près humain, sont le chocolat noir 85 %, les anxiolytiques et la course à pied.

On dirait qu'on a désinfecté la réalité. Pourtant ma femme de ménage n'est pas passée cette semaine. Tout est calme. Mon double vitrage m'épargne les bruits du dehors et mon Lexomil les bruits du dedans.

Le seul auteur que j'aie lu et parfois même appris par cœur, c'est Nietzsche. De son chapitre « Lire et écrire » dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, j'ai retenu ces phrases : *« Un peu de poison de temps en temps : cela donne des rêves agréables. Et beaucoup de poison à la fin, pour mourir agréablement. »*

Malgré le Lexomil, ça bourdonne un peu. Ça vibre autour de moi. C'est peut-être la lumière bleue de l'écran qui fait ça. Ou bien le fait de n'avoir jamais eu le courage de me mettre sincèrement à l'écoute d'autre chose que de la défense de mes intérêts personnels.

Sur ma platine, Satie rejoue en boucle l'éternel retour du même, une *Gymnopédie* après l'autre.

C'est donc ça, réussir ?

Un appartement acheté à crédit offrant une vue sur la tour Eiffel, un îlot central dans la cuisine pour des dîners en solo, une poubelle électrique qui s'ouvre d'un geste de la main, un canapé design sur lequel il est impossible de se vautrer confortablement, quelques croûtes au mur pour se donner du style. Une longère normande dans laquelle je ne mets jamais un pied, sauf quand j'y fais un tour pour me plaindre des travaux qui n'avancent pas assez vite ou de l'état du jardin. Et le poids de l'épaisseur du temps qui passe comme seule mesure du succès qui m'a dérobé tout ce qui comptait vraiment.

Je suis devenu l'homme qu'on cite en exemple dans les réunions. Le bon soldat sur lequel on peut toujours compter pour partir au front et qu'on peut appeler à n'importe quelle heure. J'arrive tôt. Je pars tard.

Je suis celui qui ne fera pas de vagues parce qu'il est « pleinement aligné avec les valeurs de l'entreprise ». Pas celles qui sont affichées dans les supports de com' interne ou utilisées dans les campagnes de marque employeur, non ! Les vraies valeurs de l'entreprise : travail, travail, travail.

Le pire, c'est que j'ai tout fait correctement. J'ai coché absolument *toutes* les cases, rempli toutes les grilles, répondu que tout était super dans tous les questionnaires, atteint *tous* les objectifs : j'ai fait tout ce qui était attendu d'un collaborateur.

J'ai d'ailleurs tellement collaboré qu'entre deux quick-wins, j'ai *tout* perdu. Je n'ai plus de désirs, plus de colère, plus de rêves. Ma vie est un process qui ne sert à rien. Et je suis à la fin du run.

Je ne crois pas qu'on puisse dire que j'ai échoué. J'ai plutôt réussi… dans le mauvais sens. C'est pour cette raison

que je vous écris : parce qu'il faut bien qu'il reste quelque chose de tout ça.

On veut tous plus ou moins laisser une trace, non ?

En fait, je veux surtout comprendre comment j'en suis arrivé là : comment j'ai pu m'oublier à ce point, comment j'en suis venu à mesurer le temps en livrables. Et vous proposer un mode d'emploi, une sorte de guide, pour vous décrire ma chute et ce que j'ai compris du système.

Ce que vous vous apprêtez à lire n'est pas une confession. C'est une autopsie. Parce que je suis mort, à l'intérieur.

Je m'appelle… Bah, je ne sais même plus comment.

Je suis *le Télétravailleur*, numéro de badge 55J84900B. Et ceci est le guide (satirique) de ma (sur)vie en entreprise.

PREMIÈRE PARTIE

Entrer dans Bullshit Land

« Tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation. »
Guy Debord, *La Société du spectacle*

1

UNE VIE DE BUREAU AUX ALLURES DE ZOO BIEN ENTRETENU

« L'homme est né libre,
et partout il est dans les fers. »
Jean-Jacques Rousseau, *Du contrat social*

LA LANGUE QUI AVALE LE RÉEL

«J'ai besoin d'une V0 ASAP (*as soon as possible* – le plus rapidement possible), tu me l'envoies et je la circularise aux parties prenantes pour qu'ils valident le narratif. On partira de cette base pour faire évoluer le deck (la présentation PowerPoint) en conséquence. »

La première fois qu'Antoine m'a sorti ça, j'ai cru qu'il parlait une langue étrangère.

Pris isolément, chaque mot de sa phrase m'était connu, mais prononcés ensemble, ils me donnaient l'étrange impression d'écouter une messe en latin dont j'aurais raté les premières lectures.

Je me suis contenté de hocher la tête, en prenant des notes très appliquées, avec l'air le plus grave dont j'étais capable. Je craignais qu'il me demande : « C'est clair pour toi ? » Parce que non, évidemment, ça ne pouvait pas être moins clair.

Mais je savais déjà une chose : ce n'était pas à lui d'être clair. C'était à moi de m'adapter.

Vous l'avez peut-être remarqué, il y a trois catégories de gens en entreprise :

- ceux qui parlent la langue,
- ceux qui la traduisent,
- et ceux qui hochent la tête.

Au début, j'étais clairement dans la troisième catégorie. J'avais appris très vite à faire semblant de m'intéresser à ce qui se disait, à froncer les sourcils au bon moment, à transposer compulsivement à l'écrit tout ce que j'entendais autour de moi. Comme dans un jeu, j'allais chaque jour à la pêche aux mots avec un filet à papillons, et tous les soirs, semblable à un entomologiste, je les clouais dans mon carnet et notais scrupuleusement leur signification officieuse, le ton employé, et le contexte dans lequel ils étaient prononcés.

Je notais tout : V0, narratif, parties prenantes, propale…

Je n'avais pas la moindre idée de leur utilisation dans une phrase, mais écrit dans mon cahier, ça avait l'air sérieux.

Après quelques semaines, je me suis surpris à dire, avec un naturel désarmant : « C'est validé par les PP (parties prenantes), on peut avancer sur le narratif. »

À ce moment-là, j'aurais dû me méfier. Mais j'étais trop fier : je venais d'attraper la langue.

Pour être tout à fait honnête, ma contamination avait commencé bien avant mon premier open space.

Quand j'étais gamin, mon père travaillait à la Direction stratégie d'une grosse boîte du CAC 40 qui vendait de l'énergie. Lorsqu'il passait des coups de fil à la maison, j'entendais des bribes de conversation en fond sonore. Je ne comprenais rien, mais je reconnaissais la musique : des phrases longues, sans verbe concret, ponctuées de silences importants.

Et surtout, ce tic de langage qui est devenu sa signature vocale, et que j'ai fini par imiter sans même m'en rendre compte : « Oui, oui… OK… On est en phase. »

Je croyais que ça voulait dire « On se comprend parfaitement ». J'ai su plus tard que cette formule ne reflétait pas forcément un alignement sur ce qui était en train de se dire, mais qu'il s'agissait d'une technique visant à ne pas s'endormir quand un collaborateur te mettait un tunnel, souvent la restitution d'une réunion obscure sur un sujet dont tout le monde, sauf lui, se foutait éperdument.

Peu importe. Pour le gamin que j'étais, c'était la phrase des gens importants. Ceux qui ont un bureau, un costume, un salaire, un badge dans la poche qui ouvre des salles réservées et une carte de cantine avec un solde qui se recharge tout seul.

Quand je me suis retrouvé à mon tour en entreprise, j'avais une idée très simple en tête : parler comme ces gens importants.

Pas pour le plaisir des mots. Pour la sensation d'en être.